

Mais tout de même, les noeuds ne pouvaient qu'intéresser la psychanalyse. Lorsque le premier mathématicien qui s'intéressa aux noeuds, Alexandre Théophile Vandermonde, écrivit ses « Remarques sur les problèmes de situation » (1771), il rappela ce que Leibniz avait dit en 1679, à savoir que la géométrie usuelle s'occupait de grandeurs, de longueurs et d'angles, mais qu'il devait bien exister un autre type de géométrie qui s'occuperait de situations, de positions relatives des objets, une « geometria situs », pour laquelle il ne donnait pas d'exemples, mais que Vandermonde illustra avec des noeuds, puisque ce qui était intéressant dans les noeuds ce n'était pas leurs dimensions mais leurs intersections, le nombre de croisements.

Fin de partie

France Delville

J'avais d'avance intitulé mon intervention « Fin de Partie » parce que dans la pièce de Samuel Beckett dont c'est le titre, deux des personnages vivent dans des poubelles, et qu'au « moment de conclure » (77/78) Lacan se trouve déjà depuis 1966 sous le signe de ce qu'il appellera en 72/73 (dans le Séminaire « Encore », chapitre *La fonction de l'écrit*), objet d'une « poubellication », il fait là référence à l'édition de ses communications verbales depuis 1955, sur la première page desquelles *il a lui-même écrit*, dit-il, *le mot « Ecrits »*.

Au tennis on conclut, en amour on « conclut », et aussi en mathématiques... En psychanalyse, « Le moment de conclure », qu'est-ce que ça peut bien être ?

Il n'y a de conclusion que d'un parcours, et dans sa préface aux *Ecrits* intitulée « Ouverture de ce recueil », Lacan dit que ces *Ecrits*-là sont des jalons, de son parcours. Premier testament, que j'ai eu en tête pour relire « Le moment de conclure ».

L'« Ouverture de ce recueil » débute par : « *Le style est l'homme même, répète-t-on sans y voir de malice, ni s'inquiéter de ce que l'homme ne soit plus référence si certaine. Au reste l'image du linge parant Buffon en train d'écrire, est là pour soutenir l'inattention.* »

Soutenir l'inattention n'est pas rien, eu égard à l'inconscient et à cette fonction de

méconnaissance subséquente qui est peut-être la fonction-clé de cette géométrie lacanienne qui est un fantasme comme l'est celle d'Euclide d'après Lacan, *parce que la ligne droite n'existe pas*. Mais justement s'il y avait une géométrie psychanalytique elle serait fondée sur le fait que dans ses *topoi* (entre topique freudienne et topologie lacanienne), la ligne droite n'existe pas, alors elle pourrait se rapprocher d'un *de more geometrico* façon philosophie... on est très sérieux quand on a dix-sept ans, qu'on s'appelle Jacques Lacan et qu'on affiche des équations spinoziennes sur les murs de sa chambre, flèches à l'appui...

La logique n'est pas étrangère aux mathématiques, elle les fonde, autant qu'elle fonde le discours philosophique, elle le croise, Descartes entre autres était passionné de mathématiques, et ce croisement, au sens presque génétique (*mes noeuds borroméens c'est de la philosophie aussi*, dit Lacan dans « Le moment de conclure ») donne l'épistémologie, ou philosophie des sciences, celle de Popper, que Lacan cite, Popper, scientifique, philosophe, musicien, ébéniste, travailleur social et enseignant, Popper, qui, écrit Françoise Armengaud, *ne veut être ni un philosophe du langage ni un philosophe de la croyance : plus que les significations lui importent les vérités. Dans le domaine des sciences exactes comme dans celui des sciences humaines, cet épistémologue, qui est l'un des grands de notre temps, n'a cessé de nous avertir « que le roi est nu »*. Comment distinguer, plus précisément comment « démarquer » la science véritable des pseudo-sciences : mythologies, gnoses, idéologies, métaphysiques ? Telle est l'une des questions initiales auxquelles Popper se trouva très jeune confronté, lorsqu'il rencontra la psychanalyse, puis le marxisme, — enfin — rencontre décisive — les théories d'Einstein. En premier lieu, continue F. Armengaud, il rejette la thèse classique selon laquelle les sciences se caractériseraient par une méthode inductive, il n'existe ni méthode ni logique inductive [...] la formation d'une hypothèse est un exercice actif et créateur, non un enregistrement passif de régularités données... [...] Une telle critique vise, après Hume, les néopositivistes du cercle de Vienne. [...] En bref, Einstein contre Hume, c'est que l'attitude scientifique est une attitude critique qui ne cherche pas des vérifications mais des TESTS CRUCIAUX, des tests qui peuvent réfuter la théorie, mais NE PARVIENNENT JAMAIS À L'ÉTABLIR DÉFINITIVE-

MENT... L'une des conséquences de l'adoption d'un tel « critère de démarcation » est le statut à jamais hypothétique des théories scientifiques. Une hypothèse qui résiste aux épreuves n'est jamais « confirmée » de manière concluante. Elle « survit », elle est « corroborée », dans la mesure même où elle était réfutable. « La science n'est pas un système d'énoncés certains ou bien établis ; notre science n'est pas savoir (épistémé) elle ne peut jamais prétendre avoir atteint la vérité [...] Nous ne savons pas, nous pouvons seulement conjecturer. Conséquence : les discours de type gnostique etc., capables de tout expliquer, trouvent partout des vérifications et des confirmations de leur bien-fondé...

Popper : au moment de conclure, ne vient-il pas comme un soutien de plus à cette position si étrange du sujet qui advient, sans garantie aucune que son autorisation à être, être ce qu'il était sans le savoir... « Notre savoir n'est que conjectures, nous ne savons rien, nous devinons... » c'est bien ce à quoi aura affaire le sujet advenu en fin de cure, mais, pour le chercheur en théorie psychanalytique, n'est-il pas bon d'entendre que pour Popper la science elle-même est constituée d'hypothèses, qui ne sont pas certaines, qu'il ne peut y avoir de vérité absolue, que tout ce que nous pouvons faire *c'est rechercher les erreurs que nous avons peut-être commises*. Que c'est la critique qui compte et non le dogme. C'est durant une manifestation de soutien à des ouvriers en compagnie de militants communistes qui obtiendra le but inverse puisque lesdits ouvriers seront tués, que Popper mettra en doute la valeur des idéologies. Il fera un lien entre ce massacre et la physique moderne dont il entendra parler au Cercle de Vienne où la relativité sera à l'honneur, avec Einstein. La vérité absolue selon Platon et Aristote, Popper les abandonne. C'est donc la voie négative qui devient opérante : avancer des hypothèses, les mettre à l'épreuve du « faux », principe de falsificabilité. Réfutable/irréfutable.

C'est par là que Lacan prend la question de la psychanalyse comme science. Elle *n'est pas une science parce que c'est irréfutable*. Que ce ne soit pas réfutable est une tare, contrairement à ce qu'on pourrait penser étourdiment : si on ne peut nier une chose, on ne peut non plus établir qu'elle est vraie. Si la science selon Popper ne peut prétendre à atteindre à la vérité, par contre la psychanalyse prétend pouvoir permettre à un individu d'atteindre une part de sa vérité subjective... Mais est-elle pour autant une

pseudo-science du style mythologies, gnosés, idéologies, métaphysiques ?

C'est dans cette question étrange que navigue, semble-t-il, la théorie lacanienne, et quels éléments en trouve-t-on entre deux moments conclusifs, la préface aux « Ecrits », et « Le moment de conclure » ?

Vérité subjective ? Si *le style est l'homme même* », quelque chose est donc accessible, de cet homme, dans son style, manifesté, pour qui sait voir. Pour l'analysant, et d'abord pour le psychanalyste, qui le pointe ? Celui-ci est dans ce défi. C'est du sérieux, pour l'analysant, d'accéder à son style, à son Désir. Si elle le permet, la psychanalyse est à prendre au sérieux.

Si elle n'est pas une science, elle donne toutefois, par la voix de Lacan, au moment de conclure, des éclairages-clé, un message simple : *Le rapport de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, c'est là quelque chose qui tient par essence à la psychanalyse*. Ou qui tient la psychanalyse, sa colonne vertébrale ? Pourquoi pas, puisque *la différence entre la représentation et l'objet est quelque chose de capital*. Les dernières pages du séminaire ressemblent bien à un testament, c'est court, précis, fécond, plaçant la question de la « science » (au-delà des catégories, *scire* : une forme de savoir, et, pourquoi pas, inconscient ?) au croisement du Réel/ Imaginaire dont la préface des Ecrits, dans ce sens-là, était peut-être une esquisse, puisqu'elle évoquait Buffon, naturaliste/philosophe/mathématicien qui donna l'exemple *d'une science débarrassée des influences religieuses*, et un célèbre *Discours sur le style*, raison de la phrase de Lacan. Deux phrases plus loin, l'ironie lacanienne engendrera une « bouffonnerie » qui ne visera pas directement Buffon mais une visite que fit à Monbar, sa ville natale, Héraut de Séchelles, tous deux faisant montre d'une impertinence qu'a l'air d'admirer Lacan. Est-ce parce que Buffon a été comme lui élève des Jésuites que Lacan l'appelle à la rescousse dans son « jalon » ? D'autres échos vibrent à nos oreilles : tout occupé de la terre, du soleil, des fossiles, des minéraux, des animaux, Buffon publie en 1749 une *Histoire naturelle de l'homme, où le moral est étudié autant que le physique*. Buffon est aussi dit fondateur des sciences humaines. Il y montre que la raison humaine s'est développée grâce au langage, qu'il a toujours refusé les « théories catastrophistes » pour n'admettre que les causes lentes, et les causes actuelles.

Autres titres : *Traité de l'aimant, Essai*

d'arithmétique morale, Mémoire sur le jeu de franc carreau, qui présente l'originalité de faire intervenir le calcul infinitésimal dans le calcul des probabilités.

Lacan, lui dira que « *la notion même de probabilités et de chances suppose l'introduction d'un symbole dans le réel, c'est à un symbole que vous vous adressez, et vos chances ne portent que sur un symbole, car il n'y a pas de jeu s'il n'y a pas de question, il n'y a pas de question s'il n'y a pas de structure, la question est composée, organisée par la structure* ».

Déjà Freud *posait qu'il n'y a pas de hasard dans quoi que ce soit que nous fassions avec l'intention de le faire au hasard*. C'est l'inconscient.

Autre titre de Buffon : *De la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle*.

Y-a-t-il, donc, des choses, en dehors de l'homme ? Sauf lorsque l'homme s'évanouit, pulsion de mort oblige, et qu'il devient chose lui-même, par stratégie contre l'angoisse, mais c'est une chose spéciale, une forme de déchet, qui peut parler, le moment venu, parler sa chosification.

On est donc ici dans la relativité du signifiant (toujours à entendre par rapport à un autre signifiant), ce qui signifie qu'un « au moins-un » est nécessaire pour entendre la musique des sphères, « entendre » est beaucoup dire, ce ne peut être qu'un écho biaisé, à la manière dont Persée ne peut regarder Méduse que par effet de miroir, celui du bouclier d'Athéna.

« Quel bruit fait l'arbre quand il n'y a personne pour l'entendre ? » demande le maître zen au disciple. Question pour buter sur les limites de la question.

Manière de revenir à la question initiale posée par Freud et Lacan avec leurs topiques et topologie. *Topik, topisch*, c'est à Kant que Freud les a pris. Dans « Le vocabulaire de la Psychanalyse », Laplanche et Pontalis écrivent que Kant entend par « *topique transcendantale* » : « *la détermination par le jugement de la place qui convient à chaque concept [...] elle distinguerait toujours à quelle faculté de connaissance les concepts appartiennent en propre* ».

Non pas : qu'est-ce qui est dit ? Mais : d'où cela parle-t-il ?

Ce qui n'arriverait pas si une ligne droite pouvait être tirée entre sujet et objet, si une adéquation était possible.

Ce que Freud est venu appeler l'Inconscient dans le champ de la pensée-du-psychisme brise cette ligne droite (cristal brisé) et fait entendre autrement, semble-t-il, la question kantienne de la place de l'emplacement — du concept, question de l'origine du concept, de son lieu « d'extraction » ?

L. et P. expliquent clairement que *la topique freudienne est une théorie ou point de vue qui suppose une différenciation de l'appareil psychique en un certain nombre de systèmes doués de caractères ou de fonctions différentes et disposés dans un certain ordre les uns par rapport aux autres, ce qui permet de les considérer métaphoriquement comme des lieux psychiques dont on peut donner une représentation figurée spatialement.*

Buffon pointait déjà qu'était d'abord à déterminer la manière: *Manière d'étudier et de traiter l'Histoire naturelle.* Déjà l'observateur se sent faire partie du système observé. D'où penser, d'où voir. Le « point de vue ».

C'est la question de l'axiome, que Freud a dit, en psychanalyse, être l'inconscient. Et l'inconscient c'est ce qui va induire le principe de base d'une « différenciation », à partir d'un clivage. Ex. Toujours : ex. Qui deviendra : X ?

Si les topoï, pour les Grecs, *particulièrement Aristote, sont des « rubriques », à valeur logique ou rhétorique, dont sont tirées les prémisses de l'argumentation,* les topiques freudiennes sont bien dans la ligne lorsqu'elles tentent de donner des *représentations figurées spatialement* d'un temps « prémissiel », non chronologique, mais logique, et même pré-logique (le ça).

L'inconscient, produisant du clivage, fait rapporter à des groupes psychiques différents les comportements, représentations, souvenirs. Il différencie (des lieux psychiques distincts), et, pire, comporte une organisation en couches : un certain ordre a présidé à l'association (étayage) des souvenirs (archives), autour d'un « noyau pathogène ». La coupure signifié/signifiant n'est-elle pas déjà annoncée par cet « illogique » (a-logique), que l'étayage ne soit pas seulement chronologique ? Quelque chose du sens traverse les strates, traverse diachronique et synchronique. La PRISE DE CONSCIENCE selon Freud, (réintégration des souvenirs inconscients dans le moi) se fait sur un mode SPATIALE-MENT FIGURÉ, comme un « défilé qui ne laisse passer qu'un souvenir à la fois dans l'espace du moi.

Quelque chose de tissé est déjà là, dans la différenciation, et dans les couches (du vagissant ?). Tissu, pour l'issu, et l'issue. Pourquoi ? Parce que le réel. *Fiat trou*, dit Alain Didier-Weill. Qu'il faut donc reprendre, dès l'origine. Le réel, cela s'affronte vêtu. Oui, le roi est nu, naît nu, mourra nu, rien ne sera jamais garanti, mais pour appartenir à l'Humanité, il faut entrer dans la clairière où les femmes, dit Lacan, ont inventé le tissage. Sinon, les fils verront nu le Père, c'est-à-dire l'abysse du réel, ils tomberont dans la psychose. Dans le mythe, ils commandent au père, Noé, de se vêtir, et posent sur ses épaules le manteau qu'il a abandonné. « *L'invention inconsciente du cache-sexe nous paraît au principe de l'invention du rideau rouge qui avertit le spectateur qu'il existe une scène interdite au regard. Que le non-respect de cet interdit puisse être producteur d'un danger mortel est quelque chose qu'une psychanalyse d'enfants nous a appris...* », dit encore Didier-Weill, évoquant ce nouveau-né en dialyse qui se laisse mourir, couvert de tuyaux, mais nu. Le psychanalyste appelé demande qu'on le vête. « *Serons-nous étonnés d'apprendre que cet enfant qui se laissait mourir décida de vivre le jour où fut reconnu son droit à ce que son sexe fût voilé ?*

Ainsi, de manière emblématique, Lacan affuble-t-il d'un linge Buffon le naturaliste, comme, beaucoup plus tard, tout au long du « moment de conclure », en tant que père supposé de la psychanalyse, sujet-supposé-savoir d'une « science » à toute épreuve (d'un « scio » qui aurait pu être discours-du-maître médusant), tissera-t-il... quoi ? Du linge emblématique, n'ayant de valeur que du côté du signifiant : je tisse donc je suis...

Dérisoire à souhait entre bouts de ficelle et pneus, une vraie bouffonnade, pour que la psychanalyse puisse être prise au sérieux, mais pas là, dans les amphes où règne l'envie, non, dans son lieu — le sitting — là où c'est l'inconscient qui commande, à l'analyste qui fait le mort.

Par contre, pour la galerie, pour l'Histoire, des idées, dont la Science fait partie (c'est une histoire d'idées, de découpages du réel, non ?), qu'est-ce qui est rapportable, quel signifiant à prononcer, à faire du bruit-avec, du son, de la musique ? Du théâtre ? C'est le « linge ». Le rideau rouge.

Qui était déjà là dans l'idée de topique chez Freud, une seconde scène, qui est là dans la préface des Ecrits, sous une forme impertinente,

déplacée, et qui est le LINGE parant Buffon en train d'écrire.

L'idée de la ligne droite qui est un fantasme, dit Lacan, par bonheur on en est sorti, je veux dire que la topologie a restitué ce qu'on doit appeler le tissage.

Impressionnant, ce guide de macramé que constitue « Le moment de conclure » : *ronds de ficelle, noeud, étoffe de la métaphore, l'étoffe qui constitue la pensée, les chaînes borroméennes, Soury : l'enlacement des nombres, les tores enlacés, raboutage, mailles à l'endroit, mailles à l'envers, Soury : les deux faces d'un tissu jersey...*

Lacan : *les deux tricots toriques, une coupure ne suffit pas à faire un noeud il y faut de l'étoffe... Ce que j'ai dit, qu'il fallait cette étoffe, que nous l'imaginions, nous suggère qu'il y a quelque chose de premier dans le fait qu'il y a des tissus. Le tissu est particulièrement lié à l'imagination, au point que j'avancerai qu'un tissu, son support, c'est à proprement parler ce que J'ai appelé à l'instant l'Imaginaire. et ce qui est frappant, c'est justement ça, à savoir que le tissu ça s' imagine seulement (...) Il faut dire que le tissu c'est pas facile à imaginer, puisque ça se rencontre seulement dans la coupure. Si j'ai parlé du Symbolique, d'Imaginaire et de Réel, c'est bien parce que le réel c'est le tissu.*

Après cela il y a la tresse, la bande, la ceinture, la primauté du tissu, c'est-à-dire de ce que j'appelle en l'occasion les choses, la primauté du tissu est essentiellement ce qui est nécessité par la mise en valeur de ce qu'il en est de l'étoffe d'une psychanalyse.

Il y a l'inversion image/miroir ; il y a l'inversion « retourner le papier comme si c'était quelque chose en vannerie ».

Toute cette histoire de nouage évidemment nous parle, parce qu'au-delà de toutes les théories dans lesquelles tout un chacun risque de se draper, dans le danger, en varape, ou bien lorsque le grand-prêtre, attaché par une corde, une fois par an, s'approche du Trou Central, il y a risque d'engloutissement, question de vie ou de mort, et lorsqu'un mélancolique, ou un psychotique, vont tuer ou se tuer, c'est parce que rien ne les retient plus.

Mais tout de même, les noeuds ne pouvaient qu'intéresser la psychanalyse. Lorsque le premier mathématicien qui s'intéressa aux noeuds, Alexandre Théophile Vandermonde, écrivit ses « Remarques sur les problèmes de situation » (1771), il rappela ce que Leibniz

avait dit en 1679, à savoir que la géométrie usuelle s'occupait de grandeurs, de longueurs et d'angles, mais qu'il devait bien exister un autre type de géométrie qui s'occuperait de situations, de positions relatives des objets, une « *geometria situs* », pour laquelle il ne donnait pas d'exemples, mais que Vandermonde illustra avec des noeuds, puisque ce qui était intéressant dans les noeuds ce n'était pas leurs dimensions mais leurs intersections, le nombre de croisements, NCN. NCN comme lieu de l'interprétation ? À chaque croisement de noeud, passage du désir ? Croisement unique, sans passage du singulier à l'universel. En tout cas il s'agit d'une géométrie en trois dimensions, et ces 3D, c'est peut-être aussi le passage de la psychologie à la psychanalyse.

Paraphrasant la phrase de Lacan : *auriez-vous réussi l'expérience la plus sensationnelle, si un autre ne peut la refaire après la communication que vous en avez faite, elle ne sert à rien*, je dirai : aurait-elle produit les théories les plus brillantes, si la psychanalyse n'est pas ce lieu où se restaure une absence meurtrière de regard, ou un trop-plein de dévoration tout aussi annulant, si elle ne permet pas de TISSER ou RETISSER une enveloppe psychique en lambeaux, alors elle n'est qu'une pseudo-philosophie, ou pire, un roman-fleuve. Comme la psychanalyse concerne les « choses de l'homme », elle pourrait donc permettre à l'individu de ne plus être pur objet du désir-de-l'Autre, chose, sachant que le sujet est régi par le tore, par exemple, *alors qu'en est-il de la demande*, etc.

Toutes ces figures, à un moment ou à un autre de la lecture, qui est un croisement (la lecture), diachronique/synchronique du temps logique de Lacan, du temps logique du lecteur, peuvent venir éclairer le pathogène du noeud qui se dissout, ou le symboligène d'un noeud qui peut tenir, dans sa coupure, puisque le *sujet est une coupure*...

Toute cette algèbre de la structuration, de l'élaboration, indique la possibilité de la formation -issue des formations de l'inconscient — mise en forme d'un tissu, pli à pli, venant vêtir l'analysant en train de tisser sa fiction. Buffon — naturaliste- mais, avec son LINGE, est-ce manière de glisser des *choses aux choses de l'homme* ?

Car le mot *homme* insiste dans la préface des Ecrits. Et pour parler à la fois de la *destination*, et de la lettre volée, « vol de la lettre » où Lacan *préfère voir conjurée l'ombre du maître* à

penser...

Et il poursuit, c'est trop beau, « The rape of the lock », le vol de la boucle, de Pope, qu'il ramène à ce noeud, sien, *dont un trajet se ferme de son redoublement renversé — soit tel que récemment nous l'avons promu à soutenir la structure du sujet. Car, dit-il, nous déchiffrons ici, en la fiction de Poe, si puissante, au sens mathématique du terme, cette division où le sujet se vérifie de ce qu'un objet le traverse sans qu'ils se pénètrent en rien, laquelle est au principe de ce qui se lève à la fin de ce recueil sous le nom d'objet a.*

Mathématiques et perte, évidemment ce serait un long chapitre où le Théorème d'incomplétude de Gödel et celui d'incertitude d'Heisenberg seraient à l'honneur, et pas seulement. Mais que Lacan, dans ce jalon, mette la lettre volée au centre du message éclaire bien, semble-t-il, cette dentelle de bords et de trous du « Moment de conclure », *pour mettre à plat que la coupure fonctionne... Comment diriger une pensée pour que l'analyse opère? Le fil de la pensée, il appelle cela, alors comment le coudre? Comment nouer et dénouer le signifiant, par son bord, puisque le contenu importe peu, ce n'est jamais que le mythe individuel du névrosé, l'essentiel c'est qu'il tienne, qu'il y croie, et indique une direction pour avancer, et avancer, dans les deux sens du terme :*

LA STABILITÉ DE LA RELIGION VIENT DE CE QUE LE SENS EST TOUJOURS RELIGIEUX, d'où mon obstination dans ma voie de mathèmes, qui n'empêche rien, mais témoigne de ce qu'il faudrait pour, l'analyste, le mettre au pas de sa fonction... Pas d'illusion, alors, sur le fait du pouvoir du religieux, dans ce sens, mais psychanalyse n'en est pas à une désillusion près, et surtout elle vient y trancher de manière tout à fait différente que l'Inquisition, elle n'est pas attachée au sens, elle lui demande seulement de faire voile, après quoi ce voile servira à ne pas en mourir, du réel. Rien de meurtrier là-dedans. Il s'agit d'écriture, que ce soit de poèmes ou de mathèmes, c'est pareil, le mathème, c'est le mytheme un peu repéré comme pouvant parler du Nom-du-Père, avec tous les détours que nous joue l'inconscient...

L'analyse par Lacan du conte d'Edgar Poe La lettre volée est particulièrement démonstrative de la suprématie du signifiant dans notre réalité, écrit Darmon dans « Essais de topologie lacanienne », car toutes les actions sont déterminées par la circulation d'une lettre, la sus-

cription en dessus et le contenu caché en dessous, comptant ainsi sur l'inattention du Roi.

Dans la même phrase, couture et encore INATTENTION. La psychanalyse, envers d'une science dont l'objet serait l'inattention, puisque la science exacte est si attentive?

Car dans le réel rien n'est caché, ce qui est caché est de l'ordre du symbolique, les policiers ont certainement vu et manipulé la lettre sans la reconnaître. il n'y a guère que le signifiant pour jouer sur cette présence/absence, dit encore Darmon.

Un jalon, selon Lacan, qui lierait littérature et mathématiques pour évoquer une science de quelque chose de volé, perdu, science qui se contenterait des effets de quelque corps, lointain, feu d'une étoile morte. Mais les mesures infinitésimales de la science d'aujourd'hui permettent peut-être une autre vision de la psychanalyse, les trous noirs aussi. Là où Buffon mettait l'homme, Lacan met la chute de l'objet — *révélatrice de ce qu'elle isole, à la fois comme la cause du désir où le sujet s'éclipse, et comme soutenant le sujet entre vérité et savoir. Nous voulons, du parcours dont ces écrits sont les jalons, et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien.*

Tout n'est-il pas dit, mais, encore une fois, il faut avancer, pour mettre en oeuvre le désir, dépasser le maître, mais je parle ici, bien sûr, purement de locomotion.

Y mettre du sien pour avancer, mais dans une science de la chute, objet en chute, mais lisible dans ses effets, dans l'éclipse, l'astre se borde, se nacre sur ses bords même, de cette coupure de l'idée, grecque, l'idée comme découpe, coupure, biface comme le sumbollon, intérieur/extérieur, ambivalence annoncée, trou comme perturbation, intérieur/extérieur, termes déjà rencontrés mais qui viennent donner encore du jus, c'est à chacun, lecteur, d'accepter d'être amené à une conséquence où il lui faille mettre du sien...

Bouclons maintenant cette histoire de linge bouffon avec ce moment où Lacan est au bord d'enlever son pantalon, il ôte sa ceinture, cette bande de Slade, pour parler de glissement? Des choses aux choses de l'homme?

C'est bien cela : lorsque la chose est plate, non tressée, elle n'est pas humaine, elle est inanimée, lui, parlêtre animé depuis des décades, dépose cet objet inanimé sur la table, comme une vanité, comme la MORT. Contre

laquelle se bat le psychanalyste, tout en n'ignorant pas qu'elle est l'enjeu majeur. Est-ce hommage à Beckett, dont il est bien proche, affaire de style. Dans « *Le monde et le pantalon* », ne s'agit-il pas encore du manteau de Noé ?

Le client — Dieu a fait le monde en six jours, et vous vous n'êtes pas foutu de me faire un pantalon en six mois !

Le tailleur — Mais Monsieur, regardez le monde, et regardez votre pantalon...

Alors Lacan se pose la question de la transmission : « *si l'homme se réduisait à n'être rien que le LIEU DE RETOUR de notre discours* », la question ne nous en reviendrait-elle pas d'à quoi bon le lui adresser ? » [...] *A ce lecteur de rendre à la lettre en question, cela même qu'il y trouvera pour mot de la fin : sa destination.* » Mais ce n'est pas pour rien, le lecteur sera amené à une conséquence. Laquelle ?

Que ce soit affaire de LIEU D'OU L'ON PARLE : Wo Es War, soll Ich Werden, « là où c'était, peut-on dire, là où s'était, voudrions-nous faire qu'on entendît, c'est mon dessin que Je vienne à être... »

Du lieu où le sujet va faire irruption, le ES, entre c'était et s'était, un déjà-là, c'est-à-dire l'inconscient, tenir cette position, comme on parle de position à la guerre, défendre la lumière infinitésimale d'une étoile pas encore née, enfouie dans les limbes, la défendre de quoi ? Du RIEN.

Ce sera même à partir du rien, si on l'a rencontré. Lacan fera le cadeau de transmettre « rien », pour que, place du mort oblige, un creux, existe, où Ich puisse advenir. Ne s'agit-il pas de la seule passe possible ? Celle de Lao Tseu, qui, livre, au passage de la frontière, le code : *Le tao avec un nom n'est pas le Tao*. Quoi que vous pourrez en dire, ce ne sera jamais Ça. Alors avec Wo Es War, vous vous débrouillez, je ne vous veux que d'écolés...

Education du vide aussi dans « La passe sans porte » de Wou-men-kouan, texte essentiel Zen. À la question inaugurale du disciple, naïf de sa curiosité toute fraîche :

- Qu'est-ce que la Voie ?

Le maître répond :

-Va !

Une affaire d'un « rien » retourné, comme dans le tore.

Si Anna O. se contorsionnait à ce point sous les effets d'un affect invisible, c'était pour manifester — sous un certain style — la menace de la perte du Père, ordonateur du réel, qui, s'éloignant, laissait le champ libre à l'inhumain, au

« rien », rien qui l'anéantissait sous la forme — qu'il fallait traduire — d'un verre dans lequel avait bu un animal. Etre réduite à rien. C'est indescriptible — crypté — parce que le signifiant n'est pas universel, mais relatif à une chaîne signifiante. Ce qui le rend insignifiant pour celui qui passe à côté. Affaire de DESTINATION.

Avant que les amarres des « Ecrits » ne soient rompues — analisis — vers le « lecteur », question de la « lecture » (Borgès pensait qu'il y avait quantité de bons auteurs, mais très peu de bons lecteurs), Lacan pense au lecteur, qui aura affaire, comme lui, à un message non rapportable, mais qui, dans le meilleur des cas, mettra en jeu sa faille, face au « ça ». Science du ratage ?

Des transcriptions différentes de la parole de Lacan, des versions — nous mettent, et c'est bien, dans un discord qui nous ôte toute possibilité d'identification massive au discours du Père, même de français à français il est traduction, rien de discursif ne peut restituer l'iceberg sur lequel se tient l'écume du discours, pas moins mis en abîme que le texte de Freud, dans l'arbitraire du signe où l'ont déjà placé sa première équipe de traducteurs, Marie Bonaparte, Lafforgue, Pichon, Loewenstein, Odier...

Ce signifiant, ce bruit fait par la gorge, faisant image, ce « ça », nous aurions pu, en France, ne l'avoir jamais connu, il aurait pu nous apparaître sous la forme du Soi, les lettres de Marie Bonaparte à Raymond de Saussure, fils de Ferdinand, en témoignent. En 1924 la *Commission linguistique* s'interroge pour rendre *Das Es*. *Le terme de ça, sur lequel ma propre attention a été de nombreuses fois attirée [...] me semble de plus en plus des plus fâcheux.*

Elle propose le Soi, Hesnard s'y rallie, le traducteur Jankélévitch l'a utilisé jusqu'à présent, *ses traductions ne sont pas un modèle*, dit Marie, *mais ça a permis de lire Freud à ceux qui ne parlaient pas allemand*. 28 février 28, Marie a parlé à Pichon de leur désir de *revenir sur la décision du Ça, que le « ça » ne choque nullement, il trouve presque ça joli, mais s'inclinera devant l'opinion de la majorité. Mais il s'est rabattu sur les termes latins, Id, Ego, Superego, mais les avantages de garder des termes français semblent suffisants à Maris pour préférer Soi, moi et Surmoi... [...] Avec le Soi, « elle a l'impression de sauver leur cause d'un grand ridicule ».* Ils vont voter par 5 voix sur 6 de remplacer partout le ça par le Soi, « délivrés », car le « ça » est trop « repoussant ». *Et il me plaît de*

penser que notre plume ne le tracera plus... Vous connaissez la suite...

Alors au-delà d'un texte qui est TOUJOURS une traduction, que peut recevoir l'auditeur? Inconscient oblige, *Là où c'était depuis toujours, dit Lacan... le rêve, et où les anciens reconnaissaient quoi? Toutes sortes de choses et à l'occasion de messages des Dieux et pourquoi auraient-ils eu tort? Ils en faisaient quelque chose des messages des dieux...* Il dit même les dieux sont du champ du réel. Métaphore du trou? Sans doute. Dans ce sens-là, l'inconscient est du champ du réel, et comment passer de cette « UNE FOIS », tel jour de 1978, à nous, aujourd'hui... Les dieux dans le champ du réel c'était Lacan s'intéressant aux soeurs Papin, par où s'inaugure pour lui la psychanalyse (juste après le cas Aimée). La psychanalyse pour lui, s'inaugure de délires où il voit, entend la vérité du sujet. *Le MATHÈME sera élaboré à Ste Anne, car il a trait à l'histoire de la folie (séminaire « Le savoir du psychanalyste » à Sainte-Anne).*

Mais, au moment de conclure, D'INCONSCIENT À INCONSCIENT, il s'est agi d'une fois, une fois unique, où tous ces noeuds ont été produits, exhibés, devant un certain auditoire, en novembre 1977, par un homme qui n'avait pas envie de faire un séminaire, qui est donc allé droit au but, de fatigue, à son désir, plus la force de « vouloir » désespérément une « passe » qui a joué son rôle : montrer que la passe ne peut être inductive. Et ça se passe très bien semble-t-il, dans la jouissance d'un « topos » assez paradoxal et inaccessible pour bien marquer ce qu'il en est de la psychanalyse, de ce « débrouillez-vous dans les conséquences de ce que j'ai donné... » Pousser à bout sa logique, mené par cette logique, pour lâcher son auditoire dans la dernière droite, celle d'Euclide qui est un fantasme, et dire : arrêtez de FAIRE SEMBLANT de comprendre, poussez à bout votre propre logique, et bonsoir, vous êtes seul maintenant. Lacan a tourné des bouts de ficelle comme Gautama Siddharta Bouddha tourna une fleur, sous un arbre, disant : ce que vous voyez est une illusion, une forme que vous-même construisez, Bouddha est le premier phénoménologue...

La théorie bouclée, Lacan joue. Pour ne pas s'ennuyer? Avec Soury, il ne s'ennuie pas, il ne trouve plus il cherche, un noeud de plus, à l'écoute d'une nuance nouvelle, un nouveau nuage, nouveau symptôme. Le signifié ridiculisé, pantalonnade, Lacan retourné à l'abysse pre-

mière, une sorte d'abandon, pratiqué par un maître zen. Et la clinique, quel rapport entre ces dessins, l'idée que la science est un fantasme, l'idée d'un réveil impossible, et la souffrance d'un être qui vient demander à la psychanalyse de ne pas suicider, ou de pouvoir faire/avec un monde insupportable?

Et bien justement, l'outil c'est de faire revivre l'échec du DISCURSIF, en faisant résonner autre chose, qui est d'abord le RIEN : en février 1964, dans les Quatre Concepts de la Psychanalyse, Lacan avait précisé que son « concept de l'inconscient », sa vraie fonction serait d'être en relation avec la fonction du concept lui-même. Unbegriff, Begriff, l'Un originel du concept, à savoir la COUPURE. *Liée à la fonction inaugurale et comme telle du sujet, du sujet dans sa relation la plus initiale, constituante, au signifiant lui-même. [...] ce qu'il en est du sujet, de ce qu'il en est de l'inconscient, CELA SE PASSE A LA MEME PLACE, à cette place qui, quant au sujet, a eu par l'expérience de Descartes, une valeur qu'on pourrait dire « archimédique » — « si tant est que ç'ait été là le point d'appui qui ait permis cette tout autre direction qu'a pris la science et nommément à partir de Newton, réduisant en quelque sorte à un point le fondement de la certitude inaugurale. » [...] Mais il n'est possible de représenter les pensées que dans l'homologie « je pense », Descartes saisit son « je pense » dans le « je doute », et Freud intègre au texte du rêve la petite main du colophon, le « je doute », le doute fait partie du texte de la psychanalyse. Est-elle une science du doute?*

Wo es war, soll ich werden, Lacan l'adresse à Freud comme un : *Ici, dans le champ du rêve, tu es toi, Wo es war, soll ich werden. Ce qui ne veut pas dire je ne sais quelle ORDURE de traduction « le Moi doit déloger le Ca ». Vous vous rendez compte comment on traduit Freud en français quand il s'agit d'une formule comme celle-là, elle est égale à celle des présocratiques pour sa structure, sa profondeur, sa résonance! Il ne s'agit pas du moi dans ce soll ich werden. Il s'agit de ce que le Ich est, sous la plume de Freud (depuis le début jusqu'à la fin quand on sait, bien entendu! reconnaître sa place) justement le lieu complet, total du réseau des signifiants, c'est-à-dire le sujet. « Là où c'était » depuis toujours... le rêve, et où les anciens reconnaissaient quoi? Toutes sortes de choses et à l'occasion de messages des Dieux et pourquoi auraient-ils eu tort? Ils en faisaient quelque*

chose des messages des dieux...

Et Lacan poursuit que les dieux sont du champ du réel. Les Soeurs Papin, « elles arrachent les yeux comme châtraient les Bacchantes. La curiosité sacrilège qui fait l'angoisse de l'homme depuis le fond des âges, c'est elle qui les anime quand elles désirent leurs victimes, quand elles traquent dans leurs blessures béantes ce que Christine plus tard devant le juge, devait appeler dans son innocence, le mystère de la vie.»

1932: Le cas Aimée. 1933: Les soeurs Papin. Lacan commence sa carrière de psychanalyste en tant que Tirésias, qui disait à Oedipe: tu es toi-même le meurtrier que tu recherches... Grave. Mais nul n'est hors culpabilité, nul n'est sûr de sa raison. Et pour cause: « l'inférence inductive n'est pas soutenable du point de vue de la logique », dit Popper. Et Bertrand Russel: *Si nous ne trouvons pas de réponse au problème de l'induction alors il n'y a pas de différence théorique de la connaissance entre raison et folie.*

Lourde de conséquences aussi « La nouvelle Alliance, Métamorphose de la science » (1979) d'Ilya Prigogine (Prix Nobel de chimie en 77 pour ses contributions à la thermodynamique de non-équilibre et Isabelle Stengers, chimiste et philosophe des sciences). Ils y écrivent que périodiquement l'on croit au proche achèvement de la physique (le monde à notre échelle qui ne pourrait plus nous réserver de vraies surprises), cf. Laplace, lors du triomphe de la mécanique: *il n'y aura pas deux Newton, car il n'y avait qu'un seul monde à découvrir.* Mais que la redécouverte du TEMPS dans les sciences du monde physico-chimique témoigne en elle-même de ce que l'histoire de la science n'est pas une calme accumulation de données qui s'incorpore dans une avancée simple et unanime. *L'histoire des sciences est une histoire conflictuelle, de choix, de paris, de redéfinitions inattendues. Peut-être l'exemple le plus dramatique de cette histoire scandée par les surprises et les transformations de sens est-elle l'histoire de la conception de l'Univers temporel que nous vivons aujourd'hui.* (Cf. Lacan: *dire a quelque chose à faire avec le temps*).

Prigogine/Stengers: *Les théories scientifiques ne peuvent plus supposer la possibilité d'un savoir omniscient: nous lisons, jusque dans leurs principes, les traces d'une activité d'exploration au sein d'une nature en évolution. [...] La complexité de l'être vivant, c'est-à-dire*

notamment la question de savoir ce à quoi il est sensible, ce qui informe son comportement, a trop souvent été considérée comme un obstacle à l'expérimentation, parce qu'elle empêchait d'étudier le vivant comme un système physico-chimique, isolé et contrôlé. Nous verrons sans doute se développer une expérimentation qui transforme cet obstacle en question positive, c'est-à-dire qui ne tente plus de neutraliser le contexte expérimental, mais s'attache À DÉCOUVRIR LE « SENS » DE L'INTERROGATION EXPÉRIMENTALE POUR CELUI QUI EST INTERROGÉ.

Freud disait: *Parlez toujours, Messieurs sur ce problème de hasard [...] moi, dans mon expérience, je ne constate là aucune figure, aucun arbitraire, ça se recoupe de telle façon que c'est cela qui échappe au hasard...*

Dans mon expérience. *Nous ne savons rien avec certitude, nous devinons. mais nous recherchons sans cesse la vérité objective qui ne dépend que des faits que nous observons,* dit encore Popper. Le sujet comme marcheur d'une quête sans fin, mais qui, seule le constitue? Lorsqu'il s'autorise à « voir », n'est-ce pas Einstein? Selon Holton: c'est sa *faculté de visualisation qui peut avoir aidé Einstein dans l'usage brillant qu'il a fait des « expériences par la pensée » (Gedankenexperiments).* *La première lui fut inspirée lorsqu'à l'âge de seize ans, il essaya d'imaginer qu'il poursuivait un rayon lumineux et se demanda quelles seraient les valeurs observables des vecteurs champ électrique et magnétique constituant le rayon. Il écrivit plus tard que ce problème « contenait en germe la théorie de la relativité restreinte. Par d'autres exemples, Einstein en a relaté un qui, selon lui, l'a conduit à la théorie de la relativité générale...*

Manière pour Einstein de passer des choses aux choses de l'homme? Cette distinction nous la trouvons dans « Les formations de l'Inconscient »... *si les choses de l'homme, dont nous nous occupons en principe, sont marquées de son rapport au signifiant, on ne peut pas user du signifiant pour parler de ces choses comme pour parler des choses que le signifiant aide à poser. En d'autres termes, il doit y avoir une différence entre la façon dont nous parlons des choses de l'homme et celle dont nous parlons des autres choses.* (Lacan).

Pour éclairer cette différence il faudrait retraverser l'Histoire de la science pour voir comment se fait la distinction entre les choses, et

les choses de l'Homme, le vivant est un impensé, il ne s'est appréhendé que de manière négative — force qui s'oppose à la mort — dont on ne peut voir que les effets, et le discours sur la vie n'a jamais été totalement innocent, sans compter *La Logique du vivant* (1972) où François Jacob écrit : « On n'interroge plus la vie aujourd'hui dans les laboratoires. » Il a quand même dit « logique », donc « articulation », donc « temps » ? Langage, peut-être ? Messages génétiques ? Cette notion de temps se trouvait déjà chez G.E. Stahl (1660-1734), qui définissait la vie comme « pouvoir de suspendre temporairement un destin de corruptibilité ». Avant que la « Logique du vivant » ne vienne nous rappeler à l'ordre du parlêtre, le « principe vital » de Barthez (1778), n'était déjà plus l'idée habituelle que l'on avait du corps et de l'âme, était-ce une substance, ou seulement un MODE DU CORPS HUMAIN VIVANT ?

La logique du vivant, Freud l'a appelée Eros, corps parlant. Mais comment le traiter, le transmettre ? Question de Freud en 1918, dans l'hebdomadaire hongrois « La thérapeutique » (FAUT-IL ENSEIGNER LA PSYCHANALYSE A L'UNIVERSITE, 1918), plus d'un millier d'étudiants ayant adressé une pétition au recteur pour que la psychanalyse soit intégrée dans les études de médecine. Pendant le gouvernement bolchévique de Béla Kun (mars/août 1919, République des Conseils), Ferenczi sera chargé de cet enseignement.

L'analyste, écrivait Freud, ne peut que se montrer satisfait de voir l'enseignement universitaire inscrire la psychanalyse à son programme, mais lui-même peut se passer de l'Université sans aucun inconvénient. Il trouve dans la littérature les indications THÉORIQUES dont il a besoin, et il les trouve de façon plus approfondie encore dans les réunions des Associations psychanalytiques, enfin dans les contacts personnels avec les membres plus anciens et plus expérimentés de l'Association. Il a la possibilité d'acquérir une expérience PRATIQUE, outre le moyen de l'auto-analyse, par le traitement de cas sous la direction et la supervision d'un psychanalyste reconnu.

C'est précisément le fait d'être EXCLU de l'Université qui a produit cette organisation. Si l'exclusion était maintenue dans l'avenir, cette organisation continuerait certainement à fonctionner de façon parfaitement satisfaisante.

2- Du point de vue de l'Université, la question est de savoir si elle reconnaît l'import-

tance de la psychanalyse dans la formation du médecin et de l'homme de science. Si oui, c'est à elle de s'occuper de trouver la meilleure façon de l'introduire dans le cadre de son enseignement.

- depuis plusieurs décennies, il est objecté que l'étudiant en médecine n'apprend, unitéralement, que l'anatomie, physique, chimie, en omettant les facteurs psychiques. Cette insuffisance de la formation aboutit plus tard à un manque stupéfiant chez le médecin lui-même par rapport aux problèmes les plus essentiels de la vie de l'homme, cela le rend positivement maladroit dans le traitement du malade, auprès duquel tout charlatan ou guérisseur sera plus efficace que lui. Donc un cours de psychanalyse devra examiner les rapports entre vie physique et psychique, la SUGGESTION sous toutes ses formes. Une autre tâche de la psychanalyse sera de sortir la psychiatrie de sa forme purement descriptive, qui consiste simplement à donner des tableaux permettant de savoir si la maladie est incurable ou dangereuse pour autrui. Cet enseignement sera donné de manière élémentaire à tous les étudiants, et de manière spécialisée aux psychiatres.

Jamais l'étudiant en médecine n'apprendra ainsi à pratiquer une psychanalyse correcte; c'est effectivement le cas si nous pensons à l'exercice pratique de la psychanalyse. Mais il suffit qu'il apprenne quelque chose de l'analyse et par l'analyse. L'enseignement universitaire ne fait pas non plus de l'étudiant un chirurgien accompli. Quiconque choisit la chirurgie comme profession ne peut se soustraire à l'obligation de poursuivre sa formation en pratiquant pendant plusieurs années dans une clinique chirurgicale.

Lacan parle aussi de chirurgie comme d'un idéal, métaphore de la pratique. Mais pratique de quoi ? Séminaire sur les Psychoses : *Le sujet dispose de tout un matériel signifiant qui est sa langue, maternelle ou pas, et il s'en sert pour faire passer dans le réel des significations. Ce n'est pas la même chose d'être plus ou moins captivé, capturé dans une signification, et d'exprimer cette signification dans un discours destiné à la communiquer, à la mettre en accord avec les autres significations diversement reçues. Dans ce terme, « reçu » est le ressort de ce qui fait du discours un discours commun, un discours communément admis. La notion de discours est fondamentale. Même pour ce que nous appelons l'objectivité, le monde objectivé par la*

science, le discours est essentiel, car le monde de la science, qu'on perd toujours de vue, est avant tout communicable, il s'incarne dans des communications scientifiques. Auriez-vous réussi l'expérience la plus sensationnelle, si un autre ne peut la refaire après la communication que vous en avez faite, elle ne sert à rien. C'est à ce critère qu'on constate qu'une chose n'est pas reçue scientifiquement.

Phase terminale: Lacan et ses chers noeuds. Freud et son Moïse. Dans les deux cas: désir accolé à l'exil. Que Moïse soit un étranger, oui, pour que le sujet se rencontre dans l'altérité. Tout ce que Freud a élaboré vient se présenter, tel quel, semble-t-il, en pleine continuité, sous la forme de son mythe individuel du névrosé. Sans doute a-t-il commencé par là de manière latente, rêve enfoui, mais fécond, et c'est par là qu'il finit. Ce qu'il avait à dire, il l'a dit, plus rien à prouver, sauf à retrouver la boucle de son fantasme créatif: psychanalyse comme possibilité de vivre l'exil, de ne pas en mourir. Que Moïse soit égyptien fait rupture dans l'identification au même, Freud renouant avec sa question originaire et s'en exilant du même coup. Sujet barré. Et Lacan? Enfin surréaliste?

Soury — les noeuds ça rend fou

Lacan — oui

Etre enfin le malade mental dont le délire approche de la vérité, et se droguer à la parole, Artaud, Michaud... mais sans oublier, comme toujours, d'être psychanalyste, face à la faille garder un oeil sur son bord, construire ce bord, quoi qu'il arrive.

Avec Soury: jouissance de découverte, et dans le transfert. Mais de quoi, encore? Freud et Fliess, Lacan et Soury? Jouissance de quoi, qui tient éveillé la nuit, occasionne des pneumatiques dignes de Kafka et Felice...

Signes, mathèmes, noeuds, adressés à personne... au magnétophone de la *Dernière bande...* (Beckett), juste pour rester un parlêtre, jusqu'au bout. Mais transmettre le témoin de ce qui reste irréductible: *Ce qu'il convient d'en articuler comme étant sa structure (il parle de l'inconscient), c'est le langage. C'est là le cœur de ce que j'enseigne.*

L'écriture et l'amour, écriture de l'amour, et de la mort, certains analysants en réchappent, d'autres pas. À chaque fois, un miracle? L'accueil de la souffrance, qui est l'essentiel, en filigrane, dans tout discours sur la psychanalyse, Lacan la pratiquait, il y en a des preuves, l'ouverture, elle est, concrètement là. Jean-Michel

Vappereau, élève de JT Dessanti, dira:

Lacan nous a entraînés au cœur de la douleur d'exister. S'il n'avait pas été là je serais mort, ou je serais devenu fou. Nous sommes tous des malades mentaux, mais nous ne sommes pas tous obligés d'être fous. Le fou, c'est celui qui reproche au monde les troubles de son âme.

Beckettienne, oui, cette période, 5 janvier 1980, lettre de dissolution: *Je parle sans le moindre espoir — de me faire entendre, notamment.*

24 janvier 1980, article dans le Monde « Après la dissolution de l'Ecole freudienne de Paris »:

Afin qu'il se sache que nul n'a auprès de moi, appris Rien, de s'en faire valoir. Oui le psychanalyste a horreur de son acte. C'est au point qu'il le nie, et dénie, et renie — et qu'il maudit celui qui le lui rappelle, Lacan Jacques, pour ne pas le nommer, voire clame haro sur Jacques-Alain Miller, odieux de se démontrer l'au-moins-un à le lire. [...] Que les psychanalystes ne pleurent pas ce dont je les allège. L'expérience, je ne la laisse pas en plan. L'acte, je leur donne chance d'y faire face.

10 mars 80, l'EFP est « delenda est », il dit « dissoute ». Delenda: doit être détruite. Jouissance du tragique, mot historique...

Je n'admettrai personne à s'ébattre dans la cause freudienne que sérieusement d'écolé. Quand je vous disais que la psychanalyse ne se pense que par son envers. Elle était morte et elle ne le savait pas. Animée cette vie du refoulé qui, par l'analyse, restera réduit au Urverdgrängt (refoulement originaire, ombilic).

Ureka, c'est le mot solution, flash sur l'origine. Mais que l'amour qu'on lui porte, à lui, Lacan, est un autre symptôme. Ils veulent le changer en lui-même, il ne s'aime pas assez pour cela. Il est pourtant devenu un signifiant, en deux mots, dit-il: label Lacan. Un truc qui l'encombre. La belle Lacan ne peut donner que ce qu'elle a. Des débiles voudraient effacer son nom. Il voudrait bien, cela le reposerait. En tout cas la cause freudienne est à entendre « cause de ce qui cloche ». À Caracas, le 12 juillet 80, il continuera de faire le point: SES TROIS À LUI, C'EST RSI. IL L'A DONNÉ AUX SIENS POUR QU'ILS S'Y RETROUVENT DANS LEUR PRATIQUE. S'y retrouvent-ils mieux

que de la topique léguée par Freud aux siens ? La 2e topique, il la trouve maladroite. Prise dans les bornes de son temps. Mais cela peut être considéré comme une approche de son noeud, quoique flasque, avec un « ça », un sac contenant les pulsions, comme des billes expulsées par les orifices ? Ensuite se broche un ego etc.

Il rit de tout cela, le traduit en appareil de Marey, bouteille de Klein, ce brouillage n'empêchera pas Freud d'avancer, à son âge Freud n'était pas mort, mais lui, a-t-il dit quelque chose, « bien sûr son noeud ne dit pas tout », « puisqu'il n'y a, dis-je, pas tout ».

Le piège c'est lalangue, elle est au service de l'instinct de mort, qui l'écrit. C'est cela qui lui a inspiré ses mathèmes : à la fois échapper à lalangue (il appelle cela CHÂTIER la langue), mais y retomber, car c'est aussi de l'écrit, il y a passé ses nuits, sans muses — ça ce n'est pas forcément vrai, il y avait Soury, mais le grand aveu c'est : il faut croire que ça m'amuse. En italique.

Pour échapper enfin à la religion, devenir l'insensé Dogson, double inversé du frère Marc-François... Comme s'il s'opérait lui-même, en un gigantesque happening, n'ayant jamais rencontré personne capable de l'opérer, de l'analyser, trop génial, dans l'ontologie, dans la mort, l'être et le temps, logos, phainestai... poétique du labyrinthe où il aurait été à la fois le Minotaure et Thésée, prince qui se sacrifie. The king must die. Alors il ne se fera pas opérer du colon, veut mourir colonisé, par l'inconscient, s'opère lui-même, comme Socrate, dit oui à la mort, si familière, seul interlocuteur. Lacan en train de larguer les amarres, analisis, seul dénouement de la pièce qu'il a jouée depuis près de 60 ans.

Dernière bande : pneumatiques nocturnes, tétraèdes, sphéroïdaux, regardé à la loupe, singulier, pluriel, l'usage des nombres, une sorte d'esprit kabbalistique, ce laboratoire à deux (où est êtes-vous, votre Lacan), et puis Juliette Labin qui se suicide « après qu'elle ait reçu une réponse négative à la passe qu'elle avait tentée, Roudinesco lui envoie une lettre ouverte faisant référence au débat suscité par cet événement, et Lacan répond : J'ai énoncé que le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. C'est incontestable, mais comporte un risque. J'ajoute que ce risque, dans la passe, il n'est pas obligé de le courir. Il s'y offre délibérément. »

Juillet, en conclusion du Congrès de

l'École freudienne de Paris sur la transmission : « Freud s'est vivement préoccupé de la transmission de la psychanalyse [...] tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé — puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé — de réinventer la psychanalyse. [...] J'ai quand même essayé de donner à cela un peu de corps ; et c'est pour ça que j'ai inventé un certain nombre d'écritures, telles que le S barrant le A, c'est-à-dire ce que j'appelle le grand Autre, car c'est le S, dont je désigne le signifiant, qui, ce grand A, le barre ; je veux dire que ce que j'ai énoncé à l'occasion, à savoir que le signifiant a pour fonction de représenter le sujet, mais et seulement pour un autre signifiant — c'est tout au moins ce que j'ai dit, et il est un fait que je l'ai dit — qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que dans le grand Autre, il n'y a pas d'autre signifiant. Comme je l'ai énoncé à l'occasion, il n'y a qu'un monologue.

Alors comment se fait-il que, par l'opération du signifiant, il y ait des gens qui guérissent ? Car c'est bien de ça qu'il s'agit. C'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent ? [...] Comment est-ce que c'est possible ? Malgré tout ce que j'en ai dit à l'occasion, je n'en sais rien. [...]

Je dois dire que dans la passe, rien n'annonce ça ; je dois dire que dans la passe, rien ne témoigne que le sujet sait guérir une névrose. J'attends toujours que quelque chose m'éclaire là-dessus.

Dans ce noeud borroméen, le Réel qui est là est commandé par l'imaginaire et c'est en cela que j'ai choisi d'énoncer le raisonnement mathématique comme premier.

L'inconscient c'est le symbolique, et c'est en cela qu'il tient au réel. Il tient au réel et même il le commande. c'est en cela que le langage régit le réel.

C'est bien pour ça que j'énonce que le Réel c'est l'impossible. Il est tout à fait impossible que le langage régisse le Réel.

Avancer que c'est impossible, avancer dans cet impossible, le champ culturel de l'époque le fait, Théâtre de l'Absurde, Beckett, Adamov, Ionesco, « L'ère du soupçon » de Nathalie Sarraute, où Lacan a entendu le risque du balbutiement, « non par le langage mais par des éclairs... » (inarticulé reproché à Eugène O'Neill, Tennessee Williams, qui osèrent mettre

en scène des ouvriers, des commis voyageurs, fragiles comme des ménageries de verre, tout ça c'était la faute à Freud), et on reproche à Lacan ses contradictions, ses balbutiements, ils sont pourtant l'essentiel, pour dire l'Innommable, on ne reproche rien à Beckett: *Où maintenant? Quand maintenant? Qui maintenant? Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. Appeler ça des questions, des hypothèses. Aller de l'avant, appeler ça aller, appeler ça de l'avant. Se peut-il qu'un jour, premier pas, j'y sois simplement resté, etc.*

Et: *« J'ai l'air de parler, ce n'est pas moi, de moi, ce n'est pas de moi. Ces quelques généralisations pour commencer. Comment faire, comment vais-je faire, que dois-je faire, dans la situation où je suis, comment procéder? Par pure aporie ou bien par affirmations et négations infirmées au fur et à mesure, ou tôt ou tard. Cela d'une façon générale. il doit y avoir d'autre biais. Sinon ce serait à désespérer de tout. [...] Le fait semble être, si dans la situation où je suis on peut parler de faits, non seulement que je vais avoir à parler de choses dont je ne peux parler, mais encore, ce qui est encore plus intéressant, que je, je ne sais plus, ça ne fait rien. Cependant je suis obligé de parler. je ne me tairai jamais. Jamais.*

Je ne serai pas seul les premiers temps. je le suis bien sûr. Seul. C'est vite dit. Il faut dire vite. Et sait-on jamais, dans une obscurité pareille. Je vais avoir de la compagnie. pour commencer. Quelques pantins. Je les supprimerai par la suite. Si je peux. Et les objets, quelle doit être l'attitude vis-à-vis des objets?

« Fin de Partie »: *Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir. Les grains s'ajoutent aux grains, un à un, et un jour, soudain, c'est un tas, un petit tas, l'impossible tas. On ne peut plus me punir.*

Lacan a aussi parlé de tas... Lui non plus, on ne peut plus le punir, l'exclure, croyant punir l'inconscient, cet empêcheur de tourner en rond. — *Vieille fin de partie perdue, finir de perdre [...] On arrive. Encore quelques conneries comme ça et j'appelle. Un peu de poésie. Tu RECLAMAIS le soir; il vient. Il DESCEND. Joli, ça... Instants nuls, toujours nuls, mais qui font le compte, que le compte y est, et l'histoire close... Père! (Un temps. Plus fort) Père! (Un*

temps). Bon. On arrive. Et pour terminer? Jeter (il jette le chien, appelle Clov qui ne vient pas, sort son mouchoir) Puisque ça se joue comme ça... Il déplie le mouchoir... et n'en parlons plus (il finit de déplier) ne parlons plus (Il tient à bout de bras le mouchoir ouvert devant lui) Vieux linge! Toi je te garde. (un temps, il approche le mouchoir de son visage).

Le séminaire suivant sera silencieux. Des noeuds comme objets transitionnels à l'envers, pour aller vers la mort, exhiber objet perdu comme un accessoire de théâtre, et remettre le voile en place, sur le visage, sur ce voile laisser inscrites quelques traces du visage, de la sueur qui a coulé au labeur de la transfiguration du vide, de ces quelques traces d'un vouloir dire qui n'en finissent pas de nous faire parler... Et parler jusqu'au bout, tel un immense personnage qui aurait été inventé par Beckett, et qui aurait pu dire, aussi: *m'en aller en vie, trouver la porte, trouver la hache, c'est peut-être une corde... tomber, dans le silence, ce ne sera pas moi, je resterai ici, ou là, ce ne sera jamais moi, tout a été fait, dit et redit, ça n'a jamais été moi, je n'ai pas bougé, j'ai écouté [...]... ces histoires de coincés, elles sont de moi, je dois être extrêmement vieux, c'est un rêve, c'est peut-être un rêve, ça m'étonnerait, je vais me réveiller, dans le silence, ne plus m'endormir, ce sera moi, ou rêver encore, rêver un silene, un silence de rêve, plein de murmures, je ne sais pas, ce sont des mots, ne jamais me réveiller, ce sont des mots, il n'y a que ça, il faut continuer, c'est tout ce que je sais, il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer, il faut dire des mots, tant qu'il y en a, il faut les dire, jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à ce qu'ils me disent, étrange peine, étrange faute, il faut continuer, c'est peut-être déjà fait, ils m'ont peut-être déjà dit, ils m'ont peut-être porté jusqu'au seuil de mon histoire, devant la porte qui s'ouvre sur mon histoire, ça m'étonnerait, si elle s'ouvre, ça va être moi, ça va être le silence, là où je suis, je ne sais pas, je ne le saurai jamais, dans le silence on ne sait pas, il faut continuer, je vais continuer... (L'Innommable)*

On peut toujours, à la psychanalyse, tailler un costume, n'empêche qu'on peut la voir — évidence de l'évidé — vêtir ceux qui sont nus, y compris le psychanalyste, à condition que le linge ait été bien coupé.